

Celles qui survivront
ne seront plus jamais les mêmes.

kim liggett

L'ANNÉE DE GRÂCE

The book cover features a central illustration of a woman with long, wavy blonde hair, wearing a white, textured, sleeveless dress. She is standing in a dark, dense forest with green ferns and thorny branches. The title 'L'ANNÉE DE GRÂCE' is overlaid in large, bold, red, distressed letters. A red ribbon is tied around the bottom of the title.

casterman

L'Année de grâce

Casterman
Cantersteen 47, boîte 4
1000 Bruxelles
Belgique

www.casterman.com

Publié aux États-Unis par Wednesday Books,
une marque de St. Martin's Publishing Group,
sous le titre : *The Grace Year*
© Kim Liggett 2019

ISBN: 978-2-203-21946-5
N° d'édition: L.10EJDN000839.N001

© Casterman 2020 pour la présente édition

Composition et mise en pages
Nord Compo à Villeneuve-d'Ascq

Achévé d'imprimer en août 2020, en Espagne, par LiberDúplex,
(Carretera BV-2249 Km. 7,4, Polígono Industrial Torrentfondo,
08791 Sant Llorenç d'Hortons, Barcelone).
Dépôt légal: octobre 2020; D.2020/0053/342
Déposé au ministère de la Justice, Paris (loi n°49.956 du 16 juillet 1949
sur les publications destinées à la jeunesse).

Tous droits réservés pour tous pays.

Il est strictement interdit, sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, de reproduire (notamment par photocopie ou numérisation) partiellement ou totalement le présent ouvrage, de le stocker dans une banque de données ou de le communiquer au public, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit.

Kim Liggett

L'ANNÉE
DE
GRÂCE

Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Nathalie Peronny

casterman

*À toutes nos filles,
et à celles et ceux qui les vénèrent*

*Un rat dans un labyrinthe
est libre d'aller où il veut
tant qu'il reste dans le labyrinthe.*

Margaret Atwood,
La Servante écarlate

*Le monstre existe peut-être...
Peut-être que c'est seulement nous.*

William Golding,
Sa Majesté des mouches



Personne ne parle de l'année de grâce.

C'est interdit.

Nous aurions soi-disant le pouvoir d'attirer les hommes hors de leurs lits, d'ensorceler les garçons et de rendre les épouses folles de jalousie. Notre peau dégagerait un aphrodisiaque puissant, l'essence pure de la jeune fille, de la femme en devenir. C'est pourquoi nous sommes bannies l'année de nos seize ans : notre magie doit se dissiper dans la nature afin que nous puissions réintégrer la communauté.

Pourtant, je ne me sens ni magique.

Ni puissante.

Personne n'a le droit d'évoquer l'année de grâce, mais cela ne m'a pas empêchée de chercher des indices.

Un lapsus entre deux amants dans la prairie, une effrayante histoire du soir aux échos par trop réalistes, des coups d'œil furtifs pendant des échanges d'amabilités au marché. Sans que jamais les femmes ne trahissent leurs secrets.

La vérité sur l'année de grâce, sur les événements de cette parenthèse obscure, se niche dans d'infimes détails

qu'elles laissent échapper lorsqu'elles se croient à l'abri des regards.

Mais moi, rien ne m'échappe.

Un châte qui glisse sur des épaules nues et révèle une cicatrice à la pleine lune d'automne.

Une main fébrile qui trouble la surface de l'étang dont les ridules se perdent dans la nuit.

Leurs regards qui se voilent, soudain absents, frappés d'hébétude. Et d'horreur.

Je croyais que seule ma magie me permettait de déceler ces choses – ces signes invisibles aux autres, qu'elles refusent de s'avouer à elles-mêmes.

Pourtant, il suffit d'ouvrir les yeux.

Et les miens sont grands ouverts.

AUTOMNE



J'avance derrière elle le long d'un chemin forestier que je connais bien. Il y a des fougères, des orchidées, des chardons, ainsi que de mystérieuses fleurs rouges dont les cinq pétales ciselés semblent représenter chacune d'entre nous : le premier pour les filles en année de grâce, le deuxième pour les épouses, le troisième pour les travailleuses, le quatrième pour les femmes des quartiers extérieurs, et le dernier pour l'inconnue qui marche devant moi.

Elle se retourne et m'adresse un sourire confiant. C'est une très jeune fille. Elle me rappelle quelqu'un dont je ne parviens à me remémorer ni le visage ni le nom. Une connaissance trop ancienne, dans une autre vie, peut-être, ou une sœur cadette que je n'aurais jamais rencontrée. Le front large et le menton fin, une petite tache de naissance dessinée sous l'œil droit. Ses traits sont délicats, comme les miens, mais c'est bien la seule chose délicate chez elle. Ses prunelles sont d'un gris d'acier, ses cheveux sombres coupés presque à ras. Châtiment imposé, ou acte de rébellion ? Difficile

à dire. J'ai beau ne pas la connaître, je sais d'avance que je l'aime. Pas de la façon dont mon père aime ma mère, mais d'un amour pur et protecteur, comme celui éprouvé pour les rouges-gorges que j'ai soignés l'hiver dernier.

Nous parvenons dans la clairière, où sont rassemblées des femmes issues de toutes les catégories sociales. Chacune porte une petite fleur rouge épinglée à la poitrine. Je ne détecte ni querelles ni regards assassins : toutes sont venues en paix. En harmonie. Nous sommes sœurs, filles, mères, aïeules, réunies par une nécessité commune qui dépasse les mesquineries individuelles.

— Nous, sexe faible, ne serons plus jamais faibles ! proclame l'inconnue.

Les femmes lui répondent par un cri viscéral.

Je n'ai pas peur. Je ne ressens que de la fierté. Cette fille est la clé. Grâce à elle, tout va changer. Et je participe de ce changement.

— La route devant nous est gorgée du sang de nos sœurs, mais elles ne l'ont pas versé en vain. Ce soir, l'année de grâce touche à sa fin.

J'expire longuement... et me retrouve soudain couchée dans mon lit, entre les murs étouffants de cette chambre, entourée des visages hostiles de mes sœurs.

— Qu'a-t-elle dit ? demande Ivy, les joues empourprées.

— Rien, répond June en lui pressant le poignet. Nous n'avons rien entendu.

Ma mère entre dans la pièce. Mes deux plus jeunes sœurs, Clara et Penny, m'aident à me lever. Je cherche le regard de June pour la remercier de m'avoir tirée d'affaire,

mais elle m'évite. Par choix ou par devoir. J'ignore lequel des deux est le pire.

Rêver nous est interdit. Les hommes croient que c'est une façon de dissimuler notre magie. Le seul fait d'avoir des rêves m'expose à un châtement mais, si l'on découvrait leur contenu, j'irais droit à la potence.

Mes sœurs m'entraînent vers le salon de couture et s'affairent autour de moi telle une nuée de moineaux chamailliers, non sans me bousculer au passage.

— Doucement, dis-je tandis que Clara et Penny lacent mon corset avec un peu trop de zèle.

Pour elles, tout cela n'est qu'un jeu. Leur tour viendra, pourtant, dans quelques années.

— N'avez-vous personne d'autre à torturer ?

— Cesse de t'agiter, m'ordonne ma mère. (Elle se venge sur ma chevelure en finissant ma tresse.) Ton père s'est montré bien trop laxiste à ton égard durant toutes ces années, entre tes ongles sales et tes jupons maculés de boue. Pour une fois, tu vas te sentir comme une vraie demoiselle.

— À quoi bon ? persifle Ivy en admirant son ventre arrondi dans le miroir. Aucun garçon sensé n'offrirait un voile de mariage à Tierney.

— Tant pis pour elle, rétorque ma mère en resserrant les lacets de mon corset. Mais elle me doit bien ça.

J'étais une enfant têtue, trop curieuse, toujours la tête dans les nuages et incapable de respecter les convenances — entre autres défauts de caractère. Je serai la première fille de notre famille à partir en année de grâce sans avoir reçu de voile.

Ma mère n'a même pas besoin de le dire. Chacun de ses regards exprime son ressentiment. Sa rage silencieuse.

— La voilà !

June, ma sœur aînée, revient avec une robe de soie grège bleu foncé, au col châle rehaussé d'un rang de perles d'eau douce. Celle qu'elle portait il y a quatre ans pour sa propre cérémonie du voile. Le tissu en a conservé un vague parfum de peur et de lilas blanc — la fleur choisie par son fiancé, symbole d'innocence et d'amour naissant. June est si adorable de me prêter sa robe. Je la reconnais bien là. Même son année de grâce ne lui a pas ôté sa douceur.

Toutes les jeunes filles de mon année arboreront des toilettes neuves, agrémentées de fanfreluches et de broderies à la dernière mode, mais mes parents ont préféré ne pas gaspiller leur argent. Je n'ai rien d'une future épouse. Et je le dois pour une large part à mon attitude.

Garner County compte douze garçons à marier cette année, tous issus de familles respectables et respectées. Douze prétendants pour trente-trois candidates.

Aujourd'hui, nous allons défiler à travers la ville pour leur offrir une dernière occasion de bien nous regarder. Après quoi ils rejoindront les hommes dans la grange pour décider de nos destins comme on se partage le bétail. Cela n'a rien d'une comparaison absurde puisque chacune de nous, à la naissance, est marquée au fer rouge du sceau familial sous le pied. À l'issue de ces débats, nos pères iront sans un mot distribuer les voiles de mariage aux jeunes filles réunies dans l'église, en recouvrant la tête des heureuses élues de ces affreux morceaux de tissu vaporeux. Et demain matin, quand nous serons alignées sur la grand-place avant de partir effectuer notre année de grâce,

chacun des garçons soulèvera le voile de sa promesse tandis que nous autres resterons les bras ballants, indésirables et inutiles.

— Je savais que tu cachais une belle silhouette, là-dessous.

Ma mère pince les lèvres, creusant les ridules autour de sa bouche. Elle ne le ferait plus si elle savait à quel point cette mimique la vieillit. Dans le comté, la seule humiliation pire que la vieillesse est l'infertilité.

— Je ne comprendrai jamais pourquoi tu as négligé ta beauté et gâché toutes tes chances de devenir une maîtresse de maison accomplie, poursuit-elle en m'aidant à enfiler la robe.

Mon bras se coince dans l'encolure.

— Cesse de résister, ou la soie va...

Un craquement interrompt ses paroles. Ses mâchoires se crispent.

— Du fil et une aiguille ! ordonne-t-elle à mes sœurs, qui obtempèrent aussitôt.

J'essaie de contenir mon hilarité, mais cela ne fait qu'empirer les choses. Je ne suis même pas capable d'enfiler une robe correctement.

— Nous verrons si tu ris autant quand personne ne t'offrira de voile et que tu rentreras de ton année de grâce pour te retrouver dans une maison de labour où tu t'esquinteras les doigts au travail.

— Ça vaut encore mieux que le mariage...

— Ne dis plus jamais de choses pareilles. (Elle prend mon visage entre ses mains, et mes sœurs filent hors de la pièce.) Tu veux passer pour une usurpatrice ? Tu veux qu'on te chasse du comté ? Les braconniers seraient ravis

de mettre la main sur toi. Ne t'avise pas d'attirer la honte sur cette famille, ajoute-t-elle en baissant la voix.

— Que se passe-t-il ?

Mon père range sa pipe dans sa poche poitrine. Il entre rarement dans le salon de couture. Ma mère reprend une expression normale et s'attelle au raccommodage de ma robe.

— Le labeur n'a rien de honteux, poursuit-il en penchant la tête pour franchir le seuil, avant d'embrasser ma mère sur la joue dans un relent de tabac douceâtre. Elle n'aura qu'à travailler à la laiterie ou au moulin. Ce sont des tâches tout à fait respectables. Notre Tierney a toujours été un esprit libre, conclut-il avec un clin d'œil à mon intention.

Je fais semblant de m'intéresser aux points lumineux projetés par le soleil à travers les rideaux. Mon père et moi étions si complices, autrefois. On disait même que ses yeux pétillaient lorsqu'il parlait de moi. Avec ses cinq filles, il devait voir en moi ce qui se rapprochait le plus du fils qu'il n'aurait jamais. En secret, il m'a appris à pêcher, à me servir d'un couteau et à me défendre. Mais cela appartient au passé, désormais. L'image que j'avais de lui s'est ternie depuis la nuit où je l'ai surpris chez l'apothicaire, en train de commettre l'indicible. De toute évidence, il n'a jamais perdu l'espoir d'engendrer un fils, mais je n'aurais jamais cru qu'il pourrait tomber si bas. Il ne vaut finalement pas mieux que les autres.

— Tu es ravissante ! ajoute-t-il pour attirer mon attention. Qui sait, tu recevras peut-être un voile, après tout...

Je ne desserre pas les dents. Mais au fond de moi, j'ai envie de hurler. Le mariage n'a rien d'un privilège à mes yeux. Le confort n'apporte pas la liberté ; ses chaînes moelleuses seront toujours des chaînes. En travaillant, je resterai maîtresse de mon destin. Et de mon *corps*. Mais cette façon de penser m'a toujours valu des ennuis, même quand je ne l'exprime pas à voix haute. Quand j'étais petite, on lisait en moi comme dans un livre ouvert ; j'ai donc appris à me cacher derrière un joli sourire de façade. Mais chaque fois que je surprends mon reflet dans un miroir, je vois la flamme qui brûle dans mes prunelles. Plus mon année de grâce approche, plus le feu est ardent. J'ai même parfois l'impression que mes yeux vont se consumer à l'intérieur de mon crâne.

Lorsque ma mère prend le ruban de soie écarlate pour nouer le bas de ma tresse, je sens la panique m'envahir. Ça y est. Le moment est venu. Je vais être marquée par la couleur de la mise en garde... et du péché.

À Garner County, toutes les femmes sont coiffées de la même manière : les cheveux rassemblés en une longue tresse et le visage dégagé. Les hommes considèrent qu'ainsi, elles ne pourront rien leur cacher : ni rictus narquois, ni coup d'œil furtif ou étincelle de magie. Les rubans sont blancs pour les fillettes, rouges pour les adolescentes en année de grâce et noirs pour les épouses.

L'innocence. Le sang. La mort.

— Parfait, déclare ma mère, satisfaite, en peaufinant les boucles du nœud.

J'ai beau ne pas voir mon ruban, je sens son poids dans mon dos et tout ce qu'il symbolise, telle une ancre marine qui me rattache de force à ce monde.

— Puis-je y aller, maintenant ? je demande en me dérobant à ses mains fébriles.

— Sans chaperon ?

— Je n'en ai pas besoin, dis-je en enfonçant mes gros pieds dans de délicats bottillons de cuir noir. Je peux me débrouiller toute seule.

— Et les trappeurs de retour des confins sauvages, tu te débrouilleras toute seule face à eux, aussi ?

Je soupire.

— Ce n'est arrivé qu'une seule fois, il y a des années...

— Et je m'en souviens comme si c'était hier ! me rétorque ma mère, le regard soudain éteint. Anna Berglund. C'était le jour de notre cérémonie du voile. Elle marchait dans la rue lorsqu'il l'a hissée sur son cheval avant de disparaître dans la nature pour toujours.

Curieux. Le détail qui m'a le plus marquée à propos de ce drame, c'est que, malgré ses cris et ses sanglots qui ont retenti à travers toute la ville, les hommes ont décrété qu'elle n'avait pas suffisamment lutté contre son ravisseur. En conséquence de quoi ils ont puni sa sœur cadette et l'ont chassée vers les quartiers extérieurs, la condamnant à une vie de prostitution. Personne n'évoque jamais cette partie-là de l'histoire.

— Laisse-la tranquille. C'est son dernier jour, argue mon père. Elle a l'habitude de se déplacer seule en ville. Et puis j'aimerais passer la journée en compagnie de ma ravissante épouse. Rien que nous deux.

À tous points de vue, mes parents ont l'air amoureux. Ces dernières années, mon père passe de plus en plus de temps dans les quartiers extérieurs, mais ses absences

m'ont permis de bénéficier d'une liberté accrue. Je ne vais donc pas m'en plaindre.

Ma mère lève les yeux vers lui en souriant.

— Tout ira bien, tu as raison... tant que Tierney ne fomenté pas un plan pour s'enfuir dans les bois et retrouver Michael Welk.

Je m'efforce de rester impassible, mais une grosse boule se forme dans ma gorge. Ainsi donc, mon secret n'en est plus un.

— Demain, assène-t-elle en ajustant le corsage de ma robe, tu comprendras ta sottise lorsqu'il soulèvera le voile de Kiersten Jenkins.

— Non, voyons, je... Ce n'est pas du tout ce que tu... Nous sommes juste amis!

L'esquisse d'un sourire apparaît sur ses lèvres.

— Puisque tu ne tiens pas en place, rapporte-nous donc des baies pour le repas de ce soir.

Ma mère sait que je déteste me rendre au marché, surtout un jour de cérémonie du voile. Toute la population de Garner County sera de sortie dans ses plus beaux atours. Mais je crois qu'elle le fait exprès. C'est sa vengeance, et elle compte en profiter au maximum.

Elle ôte son dé à coudre pour prendre une pièce de monnaie dans sa bourse en daim, dévoilant brièvement son pouce amputé. Je sais qu'il s'agit d'une séquelle de son année de grâce, bien qu'elle n'en parle jamais. Elle surprend mon regard et s'empresse de remettre son dé à coudre en place.

— Pardonne-moi, dis-je en baissant les yeux vers les lattes usées du plancher. Je vais chercher les baies.

J'aurais accepté n'importe quelle corvée pour fuir hors de cette pièce.

Comme s'il sentait mon désespoir, mon père me désigne la porte du menton et je file sans demander mon reste.

— Ne t'éloigne pas de la ville ! me crie ma mère.

Je m'élançe entre les piles de livres, les bas de laine en train de sécher sur la rampe d'escalier, la sacoche médicale de mon père et un panier rempli de tricots inachevés. Je dévale les trois volées de marches en laissant derrière moi le gloussement réprobateur des servantes et sors de notre maison identique à toutes les autres pour me retrouver enfin à l'air libre, soudain surprise par le souffle vif du vent d'automne sur ma peau nue, ma gorge, ma poitrine, mes chevilles. J'ai beau me dire que ce n'est pas grand-chose, rien que les gens n'aient déjà vu auparavant, je me sens exposée. Vulnérable.

Une fille de mon âge, Gertrude Fenton, passe devant moi en compagnie de sa mère. Je ne peux m'empêcher de regarder ses mains, enserrées dans de délicats gants de dentelle blanche. Ce détail me ferait presque oublier ce qu'il lui est arrivé. *Presque*. Malgré sa mésaventure, Gertie semble espérer recevoir un voile, devenir maîtresse de maison et engendrer une lignée de fils.

Moi aussi, j'aimerais souhaiter tout cela. J'aimerais que ce soit aussi simple.

— Joyeuse cérémonie du Voile, me lance Mrs Barton en s'agrippant au bras de son mari.

— Qui est-ce ? lui demande ce dernier.

— La fille James, répond-elle entre ses dents. La troisième.

Mr Barton laisse flotter son regard sur moi.

— Sa magie a fini par éclore, à ce que je vois.

— À moins qu'elle ne l'ait toujours cachée...

Mrs Barton plisse les yeux dans ma direction tel un vautour ayant repéré une carcasse à dépecer.

Je donnerais n'importe quoi pour me couvrir, mais il est hors de question que je remette les pieds à la maison.

Il y a une chose que je dois garder à l'esprit. Les robes, les rubans rouges, les voiles, les rituels... Tout cela n'est qu'un écran de fumée pour détourner notre attention du véritable enjeu : notre départ en année de grâce.

Je sens mon courage vaciller à la pensée des longs mois d'épreuves qui m'attendent, mais j'affiche mon plus beau sourire, comme si je me réjouissais d'accomplir mon devoir afin de pouvoir me marier, me reproduire et mourir.

Pourtant, certaines d'entre nous ne reviendront pas. Du moins pas complètement comme avant.



Je réprime une bouffée d'angoisse à l'approche de la grand-place où toutes les jeunes filles de mon âge se mettront en rang demain. Inutile d'avoir des pouvoirs magiques ou un sens de l'observation affûté pour savoir que des changements profonds s'opèrent en nous durant l'année de grâce. J'assiste chaque année au départ des nouvelles. Si certaines sont cachées sous leurs voiles, leurs mains me disent tout ce que j'ai besoin de savoir : cuticules rongées, doigts crispés, tics nerveux... Malgré cela, elles respirent

encore la fraîcheur. Et la vie. Alors qu'à leur retour, elles sont émaciées, hagardes... en un mot, brisées.

Pour les enfants, c'était un jeu, un pari à qui reviendrait l'année suivante. Mais plus mon propre tour approchait, moins je trouvais cela amusant.

— Joyeuse cérémonie du Voile !

Mr Fallow incline son chapeau d'un geste affable, mais son regard s'attarde un peu trop longuement sur ma peau dénudée ainsi que sur le ruban rouge noué dans mon dos. Fallow le Croulant, comme on le surnomme dans le comté, même si nul ne connaît son âge. De toute évidence, il n'est pas trop vieux pour me jauger des pieds à la tête.

Nous sommes le sexe faible, soi-disant. Comme on nous le martèle chaque dimanche à l'église, tout est la faute d'Ève, qui n'a pas su se purifier de sa magie. Mais je ne comprendrai jamais pourquoi les filles n'ont pas leur mot à dire. Bien sûr, il y a des messes basses, des arrangements secrets, mais de quel droit la décision finale revient-elle aux garçons ? Pour ce que j'en sais, nous sommes tous dotés de cœurs. Et de cerveaux. Je ne vois que des différences infimes entre nous, et la plupart des hommes semblent ne penser qu'avec ces parties-là de leur anatomie, de toute manière.

Ils croient nous offrir un horizon d'espoir en nous choisissant comme épouses avant notre année de grâce. Quelle ironie. Si je savais que j'allais devoir partager le lit d'un individu comme Tommy Pearson à mon retour, je marcherais droit vers les braconniers, offerte à la lame de leurs couteaux.

Un merle se pose sur une des branches de l'arbre aux châtiments, situé au centre de la grand-place. Le bruit de ses griffes sur la poutrelle métallique me glace le sang. Jadis, c'était un vrai arbre, mais il a brûlé avec Ève le jour où elle a été condamnée au bûcher pour hérésie, si bien qu'ils en ont construit un autre en acier. Symbole éternel de notre péché originel.

Un groupe d'hommes passe non loin de moi, en plein conciliabule.

Les rumeurs circulent depuis des mois : notre communauté abriterait un traître, un usurpateur. Les gardes ont trouvé des preuves de rassemblements secrets dans les bois. Des vêtements masculins suspendus aux branches, comme en effigie. Ils ont d'abord cru à un trappeur essayant de semer le trouble, ou à une femme bannie cherchant à venger une peine de cœur, mais les soupçons ont bientôt gagné l'ensemble du comté. Il paraît impossible que le coupable soit des nôtres, mais Garner County est rempli de secrets. Certains sont pourtant clairs comme le jour, mais tout le monde choisit de les ignorer. Je ne comprendrai jamais pourquoi. Je préfère de loin la vérité, si douloureuse soit-elle.

— Pour l'amour du ciel, tiens-toi droite, Tierney, me rabroue une femme en passant. (Je reconnais ma tante Linny.) Et sans chaperon, en prime ! Mon pauvre frère, murmure-t-elle à ses filles, assez fort pour que je l'entende. Une ratée, comme sa mère.

Elle presse une branche de houx contre son nez retroussé de dégoût. Dans le langage ancien, c'était la fleur de la protection. Ce geste fait glisser sa manche, révélant un bourrelet de peau rose vif sur son avant-bras. Ma sœur Ivy

m'a confié qu'elle avait déjà vu sa cicatrice en entier, une fois, alors qu'elle accompagnait notre père parti soigner sa mauvaise toux : elle remonte du poignet jusqu'à l'épaule.

Tante Linny tire d'un geste sec sur sa manche pour bloquer mon regard.

— Si elle aime se promener seule dans la forêt... qu'elle y reste !

Comment peut-elle savoir à quoi j'occupe mon temps libre, à moins de m'espionner ? Depuis que je suis réglée, je reçois toutes sortes de conseils indésirables. La plupart sont idiots, au mieux, mais le sien est franchement hostile.

Elle me jette un dernier coup d'œil méprisant avant de poursuivre son chemin.

— Comme je vous le disais, de nombreux critères déterminent l'attribution d'un voile de mariage à une jeune fille. Est-elle jolie, obéissante ? Engendrera-t-elle des fils ? Sera-t-elle capable de survivre à son année de grâce ? Je plains les hommes. C'est une journée bien difficile pour eux.

Si elle savait. Je piétine sa branche de houx par terre.

Les femmes s'imaginent la réunion des hommes dans la grange comme une grande affaire solennelle. Comme elles se trompent. Je le sais, parce que j'y assiste en secret depuis six ans, cachée dans le grenier à grain. Ils ne font que boire de la bière, éructer des propos vulgaires et vont parfois même jusqu'à se battre pour telle ou telle fille. Curieusement, ils n'évoquent jamais notre « dangereuse magie ».

En vérité, ce sujet ne revient sur le tapis que quand cela les arrange. Quand Mrs Pinter a perdu son mari, par exemple, Mr Coffey a soudain décrété après vingt-cinq ans

de mariage que sa propre épouse se livrait à la magie et lévissait dans son sommeil. Mrs Coffey était douce comme un agneau, pas du tout du genre à pratiquer la lévitation, mais elle a été bannie du comté. Sans délai. Le lendemain, ô surprise, Mr Coffey prenait Mrs Pinter pour femme.

Mais si j'ose formuler de telles accusations, ou si je rentre d'année de grâce avec mon indépendance d'esprit intacte, on m'enverra vivre dans les quartiers extérieurs parmi les prostituées.

— Mais qui voilà ? C'est Tierney, déclare Kiersten en s'avancant vers moi, suivie de sa cohorte habituelle.

Sa robe de cérémonie est sans doute la plus belle que j'aie jamais vue, en satin crème brodé de fils d'or qui scintillent au soleil, comme sa chevelure. Elle tend la main pour effleurer les perles autour du col de ma robe avec une familiarité qui excède de très loin celle de nos rapports habituels.

— Cette robe te va mieux à toi qu'à ta sœur, dit-elle en battant des cils. Mais ne lui répète pas.

Derrière elle, ses amies étouffent des ricanements mauvais.

Ma mère serait mortifiée d'apprendre qu'elles ont reconnu l'ancienne robe de June, mais les filles de Garner County ne ratent jamais une bonne occasion de s'insulter.

Je m'efforce d'en rire, mais mon corsage est si serré que je ne peux même plus respirer. Peu importe. Je sais que Kiersten daigne m'adresser la parole uniquement à cause de ma relation avec Michael Welk, mon meilleur ami depuis l'enfance. Nous passions notre temps à espionner les femmes et à rassembler des indices pour percer le

secret de l'année de grâce, mais il a fini par se lasser de ce jeu. Sauf que, pour moi, ça n'en était pas un.

La plupart des filles s'éloignent des garçons autour de leur dixième anniversaire, lorsqu'elles cessent d'aller à l'école, mais Michael et moi avons réussi à rester proches. Peut-être parce que nous n'attendions rien l'un de l'autre. C'était aussi simple que cela. Bien sûr, nous ne pouvions plus arpenter les rues de la ville comme autrefois, mais nous avons trouvé une autre solution. Kiersten doit penser qu'il me fait des confidences, mais je ne me mêle pas de la vie amoureuse de Michael. La plupart du temps, nous passons nos soirées étendus dans la clairière, à contempler les étoiles, chacun plongé dans ses pensées. Et cela semble nous suffire, à l'un comme à l'autre.

Kiersten ordonne à ses suivantes de se taire.

— Je croiserai les doigts pour que tu reçoives un voile de mariage ce soir, Tierney, reprend-elle avec un sourire qui me fait froid dans le dos.

Je connais ce sourire. C'est celui qu'elle a adressé au père Edmonds dimanche dernier, après avoir vu ses mains trembler lorsqu'il a placé l'hostie consacrée sur sa langue. La magie de Kiersten s'est manifestée tôt, et elle en était consciente. Derrière son expression savamment composée et ses tenues conçues pour souligner sa féminité, elle peut se montrer très cruelle. Je l'ai vue un jour noyer un papillon tout en jouant avec ses ailes. En dépit de sa méchanceté, elle fera une épouse idéale pour le futur premier membre du conseil. Elle se dévouera corps et âme à Michael, choiera leurs fils et mettra au monde des filles impitoyables mais d'une grande beauté.

Je regarde le petit groupe s'éloigner telle une nuée de frelons. Je ne peux m'empêcher de me demander comment elles se comporteront en pleine nature. Qu'advient-il de leurs sourires factices, de leur coquetterie ? Se mettront-elles à courir dans les bois, à se rouler dans la boue et à hurler à la lune ? Je ne sais pas vraiment si nous voyons notre magie s'échapper de notre corps. Si elle jaillit hors de nous avec la violence d'un éclair ou si elle suinte par nos pores tel un poison lent. Mais une autre question me taraude encore plus : qu'advient-il s'il ne se passe rien ?

J'enfonce mes ongles propres et polis dans mes paumes en murmurant tout bas :

— Ressaisis-toi. L'inconnue, le rassemblement... tout ça, ce n'était qu'un rêve.

Je ne dois plus me laisser envoûter par ces divagations puériles. Je ne peux pas me le permettre. Parce que même si la magie n'existe pas, les braconniers, eux, sont bien réels. Ce sont des fils bâtards, nés dans les quartiers extérieurs. Des créatures honnies. Tout le monde sait qu'ils rôdent dehors. Ils guettent la moindre occasion de kidnapper des jeunes filles durant leur année de grâce, quand leur magie est censée être à son apogée, afin de revendre leur essence au marché noir sous forme d'aphrodisiaques et d'élixirs de jeunesse.

J'observe l'énorme portail en bois qui nous sépare des quartiers extérieurs et me demande s'ils sont déjà là, à nous attendre.

Comme en réponse, le vent souffle sur ma peau nue. Je presse le pas.

Des habitants sont réunis près de la serre pour tâcher de deviner quelle fleur sera offerte à quelle fiancée. Je suis soulagée d'entendre que mon nom n'est pas évoqué.

Quand nos familles ont émigré ici, les gens parlaient tant d'idiomes différents que les fleurs sont devenues le seul langage commun. Une façon de dire « pardon », « bonne chance », « j'ai confiance en toi », « tu me plais » ou encore « sois maudit ». Il existe une fleur pour chaque sentiment, ou presque. Maintenant que nous parlons tous la même langue, cet usage aurait dû se perdre. Or la tradition perdure. C'est ce qui me fait douter que les choses puissent changer un jour, quoi qu'il arrive.

— Laquelle aimeriez-vous recevoir, mademoiselle ? me demande une travailleuse en passant sa main calleuse sur son front.

— Oh non, pas pour moi, dis-je en rougissant d'embarras. Je venais juste voir lesquelles avaient éclos. (J'avisé un petit panier rempli de pétales rouges, rangé sous un banc.) Celles-ci, comment s'appellent-elles ?

— Ce ne sont que des mauvaises herbes, me répond-elle. Il y en avait partout, on ne pouvait pas mettre un pied dehors sans tomber dessus ! Ils ont tout arraché, mais les mauvaises herbes ne se laissent pas faire comme ça. On peut les déraciner, brûler la terre où elles ont poussé, elles sont capables de rester en sommeil pendant des années et trouvent toujours le moyen de revenir.

Je me penche pour mieux les voir lorsqu'elle ajoute :

— Ne t'inquiète pas si personne ne te donne de voile, Tierney.

— Vous... connaissez mon prénom ?

Elle m'adresse un sourire lumineux.

— Tu l’auras un jour, ta fleur. Elle sera peut-être un peu fanée, mais elle voudra dire pareil. L’amour, ce n’est pas que pour les gens mariés, tu sais. C’est pour tout le monde, conclut-elle en glissant une tige entre mes doigts.

Troublée, je pivote sur mes talons et me hâte en direction du marché.

En ouvrant ma main, je découvre un iris violet foncé.

— L’espoir, dis-je tout bas, les larmes aux yeux.

Je ne souhaite pas recevoir de fleur des mains d’un garçon. En revanche, j’aspire à une vie meilleure. Et honnête. Moi qui ne suis pas superstitieuse, je ne peux m’empêcher d’y voir un signe. Un message magique.

Je glisse la fleur dans mon corsage, tout près de mon cœur, lorsque je croise une file de gardes qui s’efforcent – en vain – de détourner les yeux.

Des trappeurs, de retour des confins sauvages, font claquer leur langue sur mon passage. Ils sont vulgaires et sales, mais leur attitude est plus franche, au moins. Je voudrais croiser leur regard pour y lire leurs aventures, sentir la nature du Nord sur leurs traits burinés, mais je n’ose pas.

On m’a envoyée acheter des baies. Plus vite j’en aurai terminé, plus vite je pourrai retrouver Michael.

Quand j’entre dans le marché couvert, il règne un brouhaha inhabituel. D’ordinaire, je passe dans les allées sans intéresser personne, me glisse entre les guirlandes d’ail et les étals de bacon telle une brise fantôme, mais aujourd’hui, les épouses me jettent des regards noirs et les sourires de leurs maris me donnent envie de disparaître sous terre.

— C’est la fille James, chuchote une femme.

— Le garçon manqué ?

— Je lui donnerais bien un voile, et plus si affinités, ricane un père de famille en donnant un coup de coude à son jeune fils.

Le feu me monte aux joues. J'ai honte sans même comprendre pourquoi.

Je suis pourtant la même qu'hier. Mais depuis qu'on m'a passée à la brosse à reluire, affublée de cette robe grotesque et marquée d'un ruban rouge, je suis devenue visible aux yeux des hommes et des femmes de Garner County tel un animal exotique qu'on exhibe.

Leurs regards et leurs murmures me font l'effet d'une lame pointue sur ma peau.

Mais l'un d'eux, surtout, m'incite à presser le pas. Tommy Pearson. Il a l'air de me suivre. Je n'ai même pas besoin de le voir, je sais qu'il est là. J'entends le battement d'ailes de son nouvel aigle domestique perché sur son bras. Il a une prédilection pour les oiseaux de proie. Si cela peut sembler impressionnant, c'est une passion qui ne requiert en réalité aucun talent particulier. Il ne gagne ni leur confiance ni leur respect. Il les dresse, voilà tout.

J'ouvre ma paume moite et jette ma pièce de monnaie dans le bocal avant de saisir la première barquette de baies posée devant moi.

Tête basse, je me fraie un chemin à travers la foule quand, juste avant la sortie, je percute de plein fouet le père Edmonds, dont le panier de mûres se répand par terre. L'homme d'Église laisse éclater son mécontentement avant de s'arrêter net en me reconnaissant.

— Eh bien, mademoiselle James, vous semblez pressée !

— C'est vraiment elle ? résonne la voix de Tommy Pearson derrière moi. Tierney la Terrible ?

— Je sais encore donner des coups de pied, dis-je tout en commençant à ramasser les fruits épars.

— Tant mieux, répond-il, ses yeux pâles plongés dans les miens. J'aime les filles qui donnent du fil à retordre...

Quand je me tourne vers le père Edmonds, je m'aperçois que celui-ci a le regard rivé sur ma poitrine.

— Si tu as besoin de quoi que ce soit... quoi que ce soit, mon enfant... (Je lui tends son panier, et il en profite pour me caresser la main.) Ta peau est si douce, me souffle-t-il.

J'abandonne les mûres et prends la fuite. J'entends un éclat de rire, la respiration rauque du père Edmonds, le battement d'ailes furieux de l'aigle de Tommy contre sa longe.

Je m'abrite derrière un chêne, le temps de reprendre mon souffle, et sors l'iris de mon décolleté pour m'apercevoir qu'il a été écrasé par mon corset. Je serre les pétales détruits au creux de mon poing.

Une onde de chaleur familière se répand en moi. Loin de la réprimer, je la savoure, la cajole et l'attise. Comme j'aimerais, en cet instant précis, me sentir habitée par une magie dangereuse.



Si je m'écoutais, je me précipiterais auprès de Michael, dans notre lieu de rendez-vous secret. Mais je dois d'abord retrouver mon calme. Je ne veux pas qu'il sache. Je

ramasse un brin de paille et le fais glisser le long de la clôture du verger, en m'efforçant d'accorder ma respiration au rythme mesuré de mes pas. Autrefois, je pouvais tout raconter à Michael ; nous sommes plus prudents dans nos confidences, désormais.

L'été dernier, encore sous le choc d'avoir pris mon père sur le fait chez l'apothicaire, j'ai eu le malheur de laisser échapper un commentaire narquois à propos de Mr Welk, le père de Michael, qui dirige l'officine ainsi que le conseil du comté. Grossière erreur. Michael m'a aussitôt répliqué que je ferais mieux de tenir ma langue, qu'on risquait de me prendre pour une usurpatrice et que je finirais brûlée vive si on découvrait le contenu de mes rêves. Il n'avait sans doute pas l'intention de me menacer, mais je l'ai ressenti ainsi.

Notre amitié aurait pu s'écrouler sur-le-champ. Pourtant, nous nous sommes retrouvés le lendemain, comme si de rien n'était. En vérité, nos chemins s'étaient déjà éloignés depuis un moment, mais je crois que nous aimions tous deux l'idée de nous raccrocher encore un peu à notre enfance et à notre innocence, le plus longtemps possible. Aujourd'hui, c'est notre dernier rendez-vous d'amitié.

Quand je reviendrai de mon année de grâce (si tant est que j'en revienne), Michael sera un homme marié et je serai placée dans l'une des maisons de labeur. Mes journées ne m'appartiendront plus, les siennes seront accaparées par Kiersten et les réunions du conseil. Il passera peut-être me voir sous un motif officiel quelconque, mais ses visites finiront par s'espacer jusqu'au moment où nous

nous contenterons de brèves salutations à l'église le jour de Noël.

Appuyée à la clôture branlante, je parcours du regard les maisons de labeur. Mon plan pour l'année de grâce consiste à me faire discrète, à survivre aux épreuves et à revenir travailler aux champs. La plupart des filles qui ne reçoivent pas de voile de mariage envisagent de s'établir comme domestique dans une bonne maison ou, au pire, de travailler à la laiterie ou au moulin. Mais j'aime assez l'idée de plonger mes mains dans la terre, de me sentir reliée à quelque chose de réel. June, ma sœur aînée, adorait jardiner. Le soir, au coucher, elle inventait toutes sortes d'histoires inspirées de ses découvertes. Cette activité lui est interdite depuis son mariage mais, de temps à autre, je la surprends en train d'enfouir une lampourde dans le sol, sortie en secret de l'ourlet de sa robe. Si June appréciait le travail de la terre, je suis sûre que cela me conviendra aussi. C'est le seul métier où hommes et femmes travaillent côte à côte. Je me débrouillerai. J'ai beau être menue, j'ai aussi de la force. Assez pour grimper aux arbres et rendre à Michael la monnaie de sa pièce.

Sur le chemin du petit bois derrière le moulin, j'entends des gardes approcher. Que viennent-ils faire si loin du village ? Je ne veux surtout pas m'attirer d'ennuis. Je me cache entre les buissons.

Je me fraie péniblement un passage dans les branchages quand j'aperçois Michael, hilare, qui me guette de l'autre côté.

— Tu as l'air...

— Tais-toi, dis-je en essayant de me dégager.

Une de mes perles se prend dans une brindille et roule à terre dans la clairière.

— Quelle prestance, raille-t-il en passant sa main dans ses cheveux blonds comme les blés. Attention, tu pourrais bien faire un heureux, ce soir !

— Très drôle, dis-je en continuant à avancer tant bien que mal. Peu importe, puisque ma mère va m'étouffer dans mon sommeil si je ne remets pas la main sur cette perle.

Michael se met à genoux pour m'aider à chercher.

— Mais s'il s'agit de quelqu'un d'agréable... prêt à t'offrir un vrai foyer, une vraie vie ?

— Tu penses à Tommy Pearson ?

Je mime une corde imaginaire où me prendre. Michael pouffe de rire.

— Il n'est pas aussi méchant qu'il en a l'air.

— Tu es sérieux ? Il torture des oiseaux majestueux pour le plaisir.

— Il s'occupe très bien d'eux.

— Nous en avons déjà parlé. Ce n'est pas la vie que je souhaite.

Il se rassoit sur ses talons, et je jure que je l'entends penser. Ce garçon réfléchit beaucoup trop.

— Est-ce à cause de la fille inconnue ? Celle de tes rêves ?

Mon corps se crispe.

— Tu as encore rêvé d'elle ? insiste-t-il.

— Non. Tout ça est derrière moi.

Nous continuons à chercher. Je l'observe du coin de l'œil. Je n'aurais jamais dû lui parler de l'inconnue. Je n'aurais jamais dû faire ces rêves. Plus qu'un jour à tenir, et je serai enfin débarrassée de ma magie.

— J'ai vu des gardes sur le sentier. Je me demande ce qu'ils viennent faire par ici.

Michael se penche vers moi. Nos bras se frôlent.

— Ils ont failli arrêter l'usurpateur, me chuchote-t-il.

— Vraiment ? dis-je, avec un peu trop d'animation dans la voix. Enfin, tu n'es pas obligé de me le raconter si...

— Ils ont posé un piège à ours dans la forêt hier soir, près de la limite du comté et des quartiers extérieurs. Le mécanisme s'est déclenché, mais ils n'ont trouvé qu'un petit morceau de laine bleue... et beaucoup de sang.

— Comment le sais-tu ?

— Les gardes se sont présentés chez mon père ce matin pour lui demander si quelqu'un était passé à l'officine lui réclamer des onguents. J'imagine qu'ils sont aussi passés voir le tien pour savoir s'il avait soigné un blessé durant la nuit, mais il était... indisposé.

Je sais ce qu'il insinue. C'est une manière polie de m'expliquer que mon père était encore parti dans les quartiers extérieurs.

— Ils fouillent tout le comté, à présent. L'usurpateur ne tiendra pas bien longtemps sans faire soigner ses blessures. Ces pièges sont redoutables.

Son regard glisse le long de mes jambes, s'attarde sur mes chevilles. D'instinct, je les dissimule sous ma robe. Je me demande s'il croit que c'est moi. Si c'est la raison pour laquelle il m'a interrogée à propos de mes rêves.

— La voilà ! s'exclame-t-il en extirpant la perle d'un recoin moussu.

Je me frotte les mains pour ôter la terre.

— Ce n'est pas pour critiquer toute cette histoire de mariage, tu sais, dis-je, soucieuse de changer de sujet.

Je suis sûre que Kiersten t'adorera et te donnera plein de beaux garçons.

J'ajoute ces mots d'un ton railleur en tendant la main vers la perle, mais il refuse de me la donner.

— Pourquoi me dis-tu cela ?

— Oh, je t'en prie. Tout le monde est au courant. Et je vous ai vus dans la prairie, tous les deux.

Son visage s'empourpre et il fait semblant d'essuyer la perle avec un pan de sa chemise. Il est si nerveux. C'est la première fois que je le vois dans cet état.

— Nos pères ont déjà planifié tous les détails. Le nombre d'enfants que nous aurons, et même leurs prénoms.

Je ne peux m'empêcher de sourire en le regardant. Je n'ai aucun mal à l'imaginer ainsi, au contraire. Cela me semble dans l'ordre naturel des choses. Je crois qu'il m'a côtoyée durant toutes ces années pour se distraire, pour passer le temps, échapper aux pressions de sa famille et de l'année de grâce à venir. Pour moi, notre amitié a toujours représenté davantage. Je ne lui en veux pas de devenir l'homme qu'il était censé être. Il a de la chance, d'une certaine manière. Aller à l'encontre de son rôle et de ce que les autres attendent de nous, c'est s'exposer à une vie de combat permanent.

— Je m'en réjouis pour toi, dis-je en ôtant une feuille rouge tombée sur mon genou. Sincèrement.

Il la ramasse et passe son pouce le long de ses nervures.

— Tu ne te demandes jamais s'il y a autre chose, au-delà... de tout ça ?

J'essaie de déchiffrer le sens de sa question, mais je ne peux plus me risquer à ce petit jeu. C'est trop dangereux.

— Tu peux toujours visiter les quartiers extérieurs.

— Ce n'est pas ce que je veux dire. (Il inspire profondément.) Tu le sais bien...

Je lui prends la perle des mains et la glisse dans l'ourlet de ma manche.

— Ne joue pas les tendres avec moi, Michael, dis-je en me redressant. Bientôt, tu occuperas la position la plus convoitée du comté : apothicaire et premier membre du conseil. Les gens t'écouteront. Tu auras une véritable influence... (Je me fends d'un petit sourire.) Ce qui m'amène justement à te demander une faveur.

— Tout ce que tu voudras, acquiesce-t-il en se levant à son tour.

— Si j'en reviens vivante...

— Bien sûr que tu reviendras vivante ! Tu es intelligente, résistante et...

Je l'interromps en époussetant ma robe :

— Si j'en reviens vivante, j'ai décidé d'aller travailler aux champs et j'espérais que tu utiliserais ton influence pour tirer quelques ficelles.

Il se rembrunit.

— Pourquoi ce choix ? C'est le travail le plus avilissant qui soit.

— C'est un métier honnête et respectable. Je pourrai au moins contempler le ciel quand bon me semblera. Quand tu dîneras, tu pourras admirer la belle carotte dans ton assiette et avoir une pensée pour moi.

— Je n'ai pas envie de penser à toi en regardant une carotte, bon sang !

— Qu'est-ce qui te prend ?

— Il n'y aura personne pour te protéger, s'énervé-t-il en faisant les cent pas. Tu seras exposée aux éléments. J'ai

entendu des choses. Les champs sont remplis d'hommes... de sales types pas très différents des braconniers, susceptibles de se jeter sur toi à chaque instant.

— Qu'ils essaient, pour voir ! dis-je en riant.

Je ramasse une brindille et fouette l'air avec.

— C'est très sérieux. (Il interrompt mon geste et me force à lâcher ma baguette.) Je suis inquiet pour toi.

— Arrête...

Je dégage ma main. C'est si étrange qu'il me touche de cette manière. Au fil des ans, nous n'avons cessé de nous battre, de nous rouler par terre ou de nous pousser l'un l'autre dans la rivière... mais cette fois, c'est différent. Il a pitié de moi.

— Tu as perdu la tête, insiste-t-il en regardant la baguette à terre, telle une ligne de démarcation entre nous. Et tu ne m'écoutes pas. Je veux juste t'aider...

— Pourquoi ça ? (Je donne un coup de pied dans la brindille pour l'envoyer au loin.) Parce que je suis stupide ? Parce que je ne suis qu'une fille, incapable d'assumer mes propres choix ? Parce que je porte un ruban rouge dans mes cheveux ? Et une magie dangereuse en moi ?

— Non, rétorque-t-il. Parce que la Tierney que je connais ne penserait pas une telle chose de moi. Elle ne me demanderait pas cela... pas maintenant, alors que je... (Il écarte ses cheveux de son visage.) Je ne veux que le meilleur pour toi, lâche-t-il soudain avant de s'enfuir à travers bois.

Je songe à le suivre pour m'excuser de lui avoir fait de la peine et retirer la faveur que je lui ai demandée, afin que nous puissions nous quitter en amis. Mais cela vaut peut-être mieux ainsi. Comment dit-on adieu à son enfance ?



Irritée et sous le choc, je traverse les rues en m'efforçant d'ignorer les regards et les murmures sur mon passage. Je m'arrête devant l'écurie pour observer les chevaux : les gardes les préparent avec soin pour le voyage de demain, leurs crinières et leurs queues entrelacées de rubans rouges. Comme nous. Je réalise soudain que c'est exactement l'image qu'ils ont de nous : à leurs yeux, nous ne sommes rien de plus que des juments, bientôt en âge de procréer.

Hans approche un des chevaux afin de me laisser admirer sa crinière tressée, mais nous n'échangeons pas un mot. Je ne suis pas autorisée à l'appeler par son prénom en public, seulement « garde », alors que je le connais depuis l'âge de sept ans. Je n'oublierai jamais le jour où je me suis rendue au dispensaire, pensant y trouver mon père et l'y découvrant lui, Hans, allongé seul sur la table d'examen avec une poche de glace ensanglantée entre les jambes. À l'époque, je n'avais pas compris. J'avais cru à un accident. Mais il avait seize ans, et sa mère était employée dans une maison de labeur. On lui avait laissé le choix : devenir garde, ou travailler aux champs le restant de ses jours. Les gardes sont très respectés dans le comté. Ils habitent en ville, dans une maison avec domestiques, et ils ont même le droit d'acheter de l'eau de Cologne à base d'herbes et d'agrumes exotiques chez l'apothicaire, privilège dont Hans ne se prive guère. Leurs tâches sont aisées, comparées à celles des travailleurs agricoles : s'occuper de la potence, calmer d'occasionnels visiteurs un peu agités

en provenance du Nord, escorter les filles en année de grâce à l'aller et au retour. Pourtant, la plupart des jeunes hommes choisissent les champs.

D'après mon père, il s'agit d'une simple procédure (une minuscule entaille pour les affranchir de leurs pulsions). C'est peut-être vrai, mais je suis convaincue que la souffrance est ailleurs, dans le fait de devoir vivre parmi nous et de se voir rappeler jour après jour le prix de leur sacrifice.

J'ignore pourquoi je n'ai pas eu peur d'aller vers lui mais, ce jour-là, au dispensaire, quand je me suis assise à son chevet et que je lui ai pris la main, il s'est mis à sangloter. C'était la première fois que je voyais un homme pleurer.

Je lui ai demandé ce qui n'allait pas, mais il m'a répondu que c'était un secret.

Je lui ai rétorqué que je savais bien garder les secrets.
C'est la vérité.

« Je suis amoureux d'une jeune fille. Olga Vetrone. Mais nous ne pourrions jamais être ensemble.

— Pourquoi donc ? Quand on aime quelqu'un, on doit partager sa vie. »

Il m'a expliqué qu'elle partait le jour même en année de grâce, qu'elle avait reçu un voile d'un autre garçon la veille au soir et qu'elle n'avait pas d'autre choix que de l'épouser.

Il m'a confié qu'il avait toujours voulu travailler aux champs, mais qu'il ne supportait pas l'idée d'être séparé d'Olga. Au moins, en rejoignant la garde, il pourrait rester auprès d'elle. La protéger. Regarder ses enfants grandir, et même prétendre qu'il s'agissait des siens.

Je me souviens d'avoir pensé que c'était la chose la plus romantique au monde.

Quand Hans est parti au camp, j'ai songé qu'ils en profiteraient peut-être pour s'enfuir tous les deux et oublier leurs vœux respectifs. Mais au retour du convoi, en fin d'année de grâce, Hans était pâle comme un linge. Sa bien-aimée n'était pas du voyage. Son corps n'avait pas été retrouvé. Même son ruban avait disparu. Le jour même, sa sœur cadette a été bannie dans les quartiers extérieurs. Elle n'avait qu'un an de moins que moi, à l'époque. Je me suis sentie encore plus épouvantée pour mes sœurs, mais aussi à l'idée du sort qui m'attendait si elles ne revenaient pas.

L'hiver venu, quand j'ai revu Hans, seul, dans l'écurie, s'entraîner au tressage, ses doigts froids entremêlant avec habileté un ruban dans la queue d'un cheval alezan, je l'ai interrogé à propos d'Olga. De ce qui lui était arrivé. Une ombre est passée sur son visage. Il s'est avancé vers moi en se frottant le cœur comme s'il pouvait en rassembler les morceaux, un tic qu'il a conservé à ce jour. Certaines des filles se moquent de lui à cause de ce geste et du bruit désagréable qu'il produit, mais il m'inspire surtout de la peine.

« C'était le destin, a-t-il chuchoté.

— Et toi, ça va aller ?

— Je veille sur toi, désormais », m'a-t-il répondu avec un léger sourire dans la voix.

Et il a tenu parole.

Il se tient toujours devant moi, sur la grand-place, pour m'empêcher de voir les châtiments les plus violents. Il me laisse entrer dans la grange pour espionner les hommes. Il m'a même indiqué les horaires de rotation des gardes,

afin que je puisse sortir de la ville en toute discrétion. En dehors de Michael et de l'inconnue de mes rêves, il est mon seul ami.

— As-tu peur ? me souffle-t-il.

Le son de sa voix me prend au dépourvu. Il n'ose jamais s'adresser à moi en public, d'habitude. Mais demain, je pars.

— Devrais-je avoir peur ?

Il s'apprête à me répondre quand je sens quelque chose tirer sur ma robe. Je me retourne, disposée à cogner Tommy Pearson ou n'importe qui d'autre, et me retrouve face à mes deux petites sœurs, Clara et Penny, recouvertes de plumes d'oie.

— Ai-je vraiment envie de savoir ? dis-je en réprimant un éclat de rire.

— Il faut que tu nous aides, déclare Penny en léchant une substance poisseuse sur ses doigts (c'est du sirop d'érable : je sens l'odeur d'ici). On était censées récupérer un paquet pour papa chez l'apothicaire, mais... mais...

— On a été retardées, poursuit Clara en m'adressant un sourire. Tu peux y aller à notre place pour qu'on se nettoie avant que maman rentre à la maison ?

— S'il te plaît, oh, s'il te plaît ! renchérit Penny. Tu es notre sœur préférée. Rends-nous ce service, avant de partir loin de nous pendant toute une année !

Quand je relève les yeux, Hans est déjà reparti vers l'écurie. Je voulais lui dire au revoir, mais j'imagine que c'est une formalité particulièrement difficile pour lui.

— D'accord. (Je cède pour mettre fin à leurs jérémiades.) Mais dépêchez-vous. Maman n'est pas d'humeur, aujourd'hui.

Elles filent en riant et en se donnant des bourrades. Je voudrais leur crier d'en profiter tant qu'elles le peuvent, mais elles ne comprendraient pas. Après tout, pourquoi gâcher le peu de liberté qu'il leur reste ?

Je pousse un gros soupir et dirige mes pas vers l'officine. Je n'y suis pas retournée depuis cette étouffante nuit de juillet, mais une partie de moi a besoin de se confronter à l'horrible vérité – comme un rappel nécessaire du sort qui m'attend si je ne fais pas attention. Le carillon résonne quand je pousse la porte. Son tintement métallique me fait aussitôt serrer les dents.

— Tierney, quelle bonne surprise !

Le père de Michael me détaille de la tête aux pieds. Voyant que je ne rougis pas, ne bredouille pas et ne détourne pas le regard, il s'éclaircit la gorge.

— Tu viens faire les commissions pour ton père ? me demande-t-il en fouillant parmi les paquets préparés sur l'étagère derrière lui.

Les yeux rivés sur une petite armoire, je sens mes souvenirs affluer comme une montée de bile.

J'étais sortie en douce, comme presque tous les soirs, pour retrouver Michael. Sur le chemin du retour, j'ai remarqué la lueur discrète d'une bougie derrière la vitre de l'officine. En m'approchant à pas feutrés, j'ai vu le père de Michael ouvrir un compartiment secret dans l'armoire contenant les toniques capillaires et les accessoires de rasage. Mon pouls s'est alors accéléré quand j'ai aperçu mon père, surgissant de l'ombre pour examiner la rangée de flacons clandestins. Certains contenaient ce qui ressemblait à des lamelles de bœuf séché, d'autres un liquide rouge sombre, mais l'un d'eux en particulier a retenu son

attention. Le front pressé contre le carreau, j'ai aperçu une oreille grêlée de minuscules pustules blanches, en suspension dans un liquide trouble. Horrifiée, j'ai porté ma main à ma bouche et cogné la vitre par accident. Alertés par le bruit, ils se sont retournés vers moi comme un seul homme.

J'ai bien sûr nié avoir vu quoi que ce soit, mais Mr Welk a insisté pour que je sois châtiée sur-le-champ.

« Tout manquement au respect est une pente glissante », a-t-il déclaré.

La brûlure cinglante de la cravache sur mes reins n'a fait qu'achever de graver cette scène dans ma mémoire.

Je n'en ai jamais parlé. Même pas à Michael. Mais je savais qu'il s'agissait de jeunes filles enlevées par les braconniers durant leur année de grâce. D'organes et de morceaux de leurs corps vendus au marché noir.

Mon père était un homme de médecine, dévoué à la recherche de remèdes pour ses malades. J'avais toujours eu le sentiment qu'il considérait le marché noir comme le lieu de toutes les superstitions, un retour pur et simple au Moyen Âge. Raison pour laquelle je ne m'attendais pas à le voir tomber si bas. Et tout cela pour quoi ? Trouver la vigueur d'engendrer enfin un héritier mâle ?

Cette oreille appartenait à la fille de quelqu'un. Une enfant que mon père avait peut-être soignée ou saluée à l'église. Comment réagirait-il si je me retrouvais dans l'une de ces fioles ? Voudrait-il quand même consommer ma peau, mon sang, la moelle de mes os ?

— Oh, j’oubliais, ajoute Mr Welk en me tendant un paquet enveloppé de papier brun, joyeuse cérémonie du Voile.

Je détourne mon regard de l’armoire et de ses affreux petits secrets, et lui adresse mon plus beau sourire.

Bientôt, j’entrerai en possession de ma magie. Il n’aura plus qu’à espérer qu’elle se consume jusqu’à la dernière étincelle avant mon retour.



Quand sonne la cloche de l’église, hommes, femmes et enfants accourent vers la grand-place.

— Il est trop tôt pour le rassemblement, s’étonne quelqu’un.

— J’ai entendu parler d’une exécution, confie un homme à son épouse.

— Mais ce n’est pas encore la pleine lune, objecte-t-elle.

— Est-ce qu’ils ont retrouvé l’usurpateur ? demande un garçonnet en tirant sur les jupons bouffants de sa mère.

Je me dévisse le cou au milieu de l’assemblée et vois en effet des gardes installer l’escabeau amovible de la potence. Le couinement des roues en bois me glace le sang.

À mesure que la foule se presse autour de l’arbre aux châtimements, j’observe autour de moi en quête d’un indice quelconque. Mais les habitants regardent droit devant eux, comme hypnotisés par la lumière froide qui se reflète sur les branches d’acier.

Je me demande si c'est ce dont Hans voulait me parler. S'il a essayé de me mettre en garde.

Le père Edmonds s'avance sur la place, sa corpulente silhouette boudinée dans sa longue robe blanche.

— En cette veille de cérémonie sacrée, une affaire très grave a été portée à l'attention du conseil.

Je m'imagine peut-être des choses, mais ma mère semble aussitôt diriger son regard vers moi.

Les rêves. Je déglutis si fort que tout le monde doit m'entendre.

Je cherche Michael du regard et l'aperçois, tout devant. M'a-t-il dénoncée ? Était-il fâché contre moi au point de parler de cette fille dont je rêve la nuit au conseil ?

— Clint Welk va maintenant s'adresser à vous en tant que premier membre du conseil, poursuit le prêtre.

En voyant s'avancer le père de Michael, je sens ma poitrine se serrer. J'ai les paumes moites, la bouche sèche. Penny et Clara doivent sentir ma détresse, car elles se pressent contre moi.

Debout face à la foule, juste devant l'arbre aux châtiments, Mr Welk penche la tête pour prier. Mais il me semble voir ses pommettes saillir — comme s'il esquissait un sourire.

Je me sens très mal. Tous les péchés que j'ai commis me reviennent en tête, bien trop nombreux pour être comptés. J'ai relâché ma vigilance et joué avec le feu. Je n'aurais jamais dû parler de mes rêves. Je n'aurais même jamais dû les avoir. Peut-être voulais-je secrètement en arriver là. Peut-être voulais-je me faire attraper. Je me prépare à prendre la parole, à promettre de me repentir et de me purifier de ma magie, quand Mr Welk ouvre la bouche. Je

guette les mouvements de sa langue – va-t-elle se plaquer contre son palais pour former un T ? Non, ses lèvres se pressent l'une contre l'autre. Ce sera un M.

— Mare Fallow ! Veuillez vous avancer, je vous prie.

Je laisse échapper un hoquet de surprise, mais nul ne semble le remarquer. Toutes les jeunes filles présentes sur la grand-place ont peut-être eu le même réflexe. En dépit de nos différences, nous avons un point commun : nous vivons dans la terreur d'être désignées.

Mrs Fallow traverse la foule. Les femmes l'insultent, crachent sur son passage. Et ma mère n'est pas en reste. J'ignore pourquoi elle éprouve le besoin de se livrer à ces démonstrations. Mrs Fallow s'est jadis montrée d'une grande gentillesse envers moi. Quand j'avais quatre ans, je me suis un jour perdue dans les bois ; elle m'a retrouvée, prise par la main et ramenée chez moi. Elle n'a fait de sermon à personne, n'a pas révélé que j'étais allée dans un endroit où je n'aurais pas dû être, et c'est ainsi que ma mère la remercie ? J'ai honte d'être sa fille.

Je me concentre sur le grand portail et m'efforce de penser à autre chose, mais le claquement des talons de Mrs Fallow et le bruissement de ses jupons résonnent en moi à la manière d'un glas qui s'égrène.

Je ne peux pas la regarder. Ce n'est ni par dégoût ni par honte. J'aurais très bien pu me retrouver à sa place. Michael le sait. Hans le sait. Ma mère aussi, sans doute, ainsi que tous les gens réunis ici. Pourtant, cette femme mérite mon regard. Je tiens à ce qu'elle sache que je n'ai pas oublié... et que je ne l'oublierai jamais.

On croirait un fantôme lorsqu'elle passe devant moi. Elle a la peau pâle et parcheminée, le dos voûté sous sa

longue natte piquée de gris. Son mari la suit pas à pas, telle une ombre maléfique. Je me demande si elle s'y attendait. Si elle avait senti venir ce moment.

— Mare Fallow, vous êtes accusée d'avoir secrètement entretenu votre magie, hurlé des obscénités durant votre sommeil et déliré dans la langue du diable.

Je n'imagine pas Mrs Fallow élever la voix au-delà du murmure, et encore moins crier des obscénités, mais sa saison fertile est passée depuis longtemps. Elle n'a pas engendré de fils. Ses filles ont toutes été placées dans des maisons de labeur. Son ventre est une terre désormais froide et stérile. Elle n'a plus la moindre utilité.

— Qu'avez-vous à dire pour votre défense ? ajoute Mr Welk.

Hormis le filet d'urine qui coule le long de son bottillon de cuir élimé, elle n'a pas la moindre réaction. J'ai une envie folle de la secouer, qu'elle présente ses excuses, qu'elle implore la clémence afin d'être seulement bannie dans les quartiers extérieurs, mais elle demeure immobile et mutique.

— Très bien, déclare Mr Welk. Au nom de Dieu et de ses représentants, je vous condamne à la potence.

La loi exige que toutes les femmes (épouses, travailleuses et fillettes) assistent aux châtiments jusqu'à leur terme. Et le choix de cette condamnation un jour de cérémonie du voile ne doit rien au hasard. On veut nous adresser un message à la veille de notre départ.

Avant de grimper les marches branlantes de l'escabeau, Mrs Fallow se tourne vers son mari, peut-être dans l'espoir qu'il lui accorde un pardon de dernière minute. Il n'en fait rien. Et, à cet instant, je sais que s'il restait une once

de magie en elle, elle s'en servirait. Elle étranglerait son époux ainsi que les membres du conseil... et nous avec, peut-être. Comment l'en blâmer ?

Lorsqu'elle atteint enfin la dernière marche et qu'on place le nœud coulant autour de son cou, elle écarte les doigts, révélant une minuscule fleur rouge pressée au creux de sa paume, si petite que je me demande si quelqu'un d'autre l'a vue.

Juste avant qu'elle bascule dans le vide, je retiens soudain mon souffle.

Cinq pétales. Rouge écarlate. La même fleur que dans mes rêves.

Je me fraie un chemin pour me rapprocher de l'estrade. Je dois arrêter ce supplice. Je dois absolument lui demander d'où vient cette fleur et ce qu'elle signifie. Mais ma mère me retient par la main. Cela n'a rien d'un geste maternel : sa poigne est brutale, douloureuse. « Reste à ta place, petite sottie. N'attire pas la honte sur notre famille. »

Je reste donc à ma place au milieu des autres et regarde les pétales rouges trembler à chaque spasme, à chaque nouveau sursaut vers la mort, jusqu'à ce que la main de Mare Fallow se fige.

Il y a toujours un moment de silence après une pendaison. Cela semble parfois durer des siècles, comme s'ils souhaitaient nous faire mariner le plus longtemps possible – mariner est le mot juste : mijoter, cuire à petit feu... Mais cette fois, le silence me paraît bien trop court, à croire qu'ils ne veulent surtout pas que nous réfléchissions à ce que nous venons de voir... à l'injustice flagrante qui a été commise sous nos yeux.

Mr Welk s'avance à nouveau, sans un regard pour le cadavre qui oscille derrière lui – par pure indifférence, ou par mépris.

— Nous voici donc désormais avec *treize* candidats éligibles, annonce-t-il en désignant Mr Fallow.

Ce dernier joint pieusement les mains. Fallow le Croulant. Je le revois encore ce matin. Il avait l'air très content de lui. Pas du tout l'attitude d'un mari s'appêtant à condamner son épouse, mais plutôt celle d'un homme déjà en quête d'une nouvelle fiancée.

La foule se disperse peu à peu. Au lieu de suivre le mouvement, je m'avance sur la grand-place. Je n'ai aucune envie de voir Mrs Fallow de près, mais je dois retrouver cette fleur. J'ai besoin de m'assurer qu'elle est bien réelle. Soudain, Michael s'interpose devant moi tel un mur de briques.

— Il faut qu'on parle.

— Je te pardonne, dis-je en inspectant le sol derrière lui.

— Tu *me* pardonnes ?

— Écoute, je n'ai pas le temps de...

Je m'agenouille. Où est donc passée cette fleur ? Elle a peut-être glissé entre les lattes de l'estrade. Ou entre les pavés de la place.

— Enfin, te voilà ! fait Kiersten en minaudant devant Michael. Tout est prêt ?

Il se racle la gorge, comme toujours lorsqu'il ne sait pas quoi dire.

— Oh, je ne t'avais pas vue, accroupie par terre, me lance Kiersten avec un sourire pincé. Nous allons devenir les meilleures amies du monde ! N'est-ce pas, Michael ?

— Cela suffit, les tourtereaux, intervient Mr Welk en entraînant son fils par l'épaule. Vous aurez tout le temps de vous conter fleurette plus tard. Pour l'instant, une cérémonie vous attend.

Kiersten pousse un petit cri de joie et s'éloigne en virevoltant.

Je me crois enfin libre quand je sens quelqu'un me soulever par-derrière : les gardes commencent à rassembler les femmes vers l'église.

— Attendez ! dis-je en protestant. Je cherche une fleur...

Mais l'une des villageoises m'assène un coup de coude dans les côtes.

Le souffle coupé, je titube et me retrouve emportée au milieu de la foule. Plus je m'éloigne du cadavre de Mrs Fallow, plus je songe que cette fleur n'a jamais existé.

Peut-être est-ce le début, le moment où je m'abandonne à la magie qui sommeille en moi. Mais même si elle a réellement existé, quelle importance ?

Ce n'était qu'une fleur.

Et je ne suis qu'une fille.



Avant que toutes les femmes soient enfermées dans la chapelle pour attendre la distribution des voiles, nous sommes comptées. Normalement, j'en profiterais pour me faire remarquer au moyen d'une bêtise quelconque, suivie d'immédiates remontrances de ma mère m'exhortant à me taire et à me tenir correctement. Je me cacherais